

Best Sellers
FÉMININS

SUSAN MALLERY

Meilleures
ennemies

SUSAN MALLERY

Meilleures ennemies

Traduction française de
JEANNE DESCHAMP

Best Sellers
FÉMININS

Titre original :
BAREFOOT SEASON

© 2012, Susan Macias Redmond.

© 2015, HarperCollins France pour la traduction française.

© 2019, HarperCollins France pour la présente édition.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

© FRANK SCHOEPGENS/GETTY IMAGES/WESTEND61

Réalisation graphique : E. COURTECUISSÉ (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1796-9

1.

— Demain, je pars au combat. Et si des fois je n'en revenais pas...

Michelle Sanderson détourna lentement les yeux du pick-up d'occasion dont elle envisageait l'achat et porta son attention sur le grand escogriffe roux à côté d'elle.

Dix-huit à dix-neuf ans à tout casser, le visage criblé de taches de rousseur, c'était encore un gamin. Mignon, ça oui, mais bien trop jeune pour elle. Empêtré dans un corps avec des membres trop longs, un torse qui n'avait pas encore eu le temps de s'étoffer. Plus homme qu'ado déjà, mais pas encore parvenu au terme de la phase de transition.

Convaincue d'avoir mal compris le message, elle haussa les sourcils.

— Pardon ?

Il eut un sourire entendu.

— Il est possible qu'il ne me reste plus très longtemps à vivre. Une fois que tu auras acheté mon pick-up, on pourrait aller boire un coup, tous les deux. Histoire de fêter mon engagement.

— Il est 2 heures de l'après-midi !

Il lui adressa un clin d'œil.

— Pas grave. Je t'offre un verre chez moi. Ça te dit ?

Michelle ne savait pas si elle devait éclater de rire ou le traiter d'idiot présomptueux. La seconde option serait facile à mettre en œuvre. Elle avait passé dix ans dans l'armée, dont près de la moitié dans des zones de guerre,

en Irak et en Afghanistan. Des ados attardés taquinés par leurs hormones, elle en avait envoyé bouler plus d'un. Autant dire qu'elle avait acquis un certain talent pour leur faire comprendre en termes choisis qu'ils se trompaient en se croyant irrésistibles.

Eclater de rire, en revanche, serait déjà plus problématique. Essentiellement parce que rire mobilisait trop de muscles et que tout mouvement, même léger, lui faisait un mal de chien. Son corps malmené hurlait de douleur au moindre effort. Et pas seulement sa hanche qui avait l'excuse de sa rencontre récente avec deux balles tirées par des rebelles armés, rencontre qui s'était soldée par le remplacement partiel de l'articulation.

Après l'opération, elle avait croupi à l'hôpital bien trop longtemps à son goût. « La guérison viendra en son heure », ne cessait de lui répéter la kiné chargée de sa rééducation. Fatiguée de l'attendre, son heure, elle avait tenté d'accélérer le processus, avec pour seul résultat de prolonger son hospitalisation de trois nuits avant d'obtenir enfin le feu vert pour sa sortie.

— Je ne suis pas un peu vieille pour toi, jeune homme ?
Elle eut droit à un second clin d'œil.

— Je crois aux vertus de l'expérience.

Malgré la douleur, elle ne put retenir un petit rire.

— Je vois... On aurait dans l'idée de réaliser quelques petits fantasmes, peut-être ?

— Tu as tout compris.

Face à tant d'ardeur et d'enthousiasme, elle se sentait plus fatiguée de seconde en seconde. Il était clair, en tout cas, que ce jeune homme n'avait pas encore passé le test de vision. Elle avait rarement été aussi peu à son avantage. La pâleur de son corps trop maigre trahissait le temps passé dans un lit d'hôpital. Elle avait les yeux cernés, un teint d'endive tout juste sortie de sa cave et, cerise sur le gâteau, elle se déplaçait avec une canne. Cela donnait une idée de la force du déchaînement hormonal chez le jeune mâle.

Elle cherchait encore la meilleure formule pour décliner son invitation lorsqu'un labrador jaune déboucha en courant de derrière la maison. L'animal se précipita vers elle et prit son élan pour la gratifier d'un salut amical. Elle fit un rapide pas en arrière pour éviter de se faire renverser, mais le mouvement malmena sa hanche et se traduisit aussitôt par une décharge de douleur aiguë.

Le monde se mit à tourner. Elle sentit le noir se faire dans sa tête en même temps que montait une puissante vague de nausée. Que ce soit l'un ou l'autre, pria-t-elle en luttant désespérément pour ne pas tourner de l'œil. Mais pas les deux à la fois ! Le bras qui s'enroula tout à coup autour de sa taille pour la maintenir sur pied dégageait une surprenante impression de force.

— Buster ! Couché !

Elle cligna des yeux et le ciel chargé de nuages se stabilisa au-dessus de sa tête. Le feu vif qui lui consumait la hanche reflua suffisamment pour lui permettre de respirer. Le gamin se tenait si près qu'elle distinguait la forme des taches de rousseur sur son nez et le dessin de la petite cicatrice sur sa joue droite.

— Ça va ?

Lorsqu'elle fit oui de la tête, il la lâcha et recula d'un pas pour la regarder. Le chien restait couché, les yeux assombris par la culpabilité, et poussait de petits gémisséments inquiets.

Elle tendit la main vers le labrador.

— Pas de souci, le chien. Il n'y a pas eu de casse. Tu n'as rien à te reprocher.

Buster tendit le cou pour lui renifler les doigts puis lui donna un rapide coup de langue sur la main.

— Hé ! C'est moi qui aurais aimé te faire ça ! protesta son jeune maître.

Il réussit à rire, mais il paraissait secoué. Michelle sourit.

— Désolée. Ton Buster serait plus mon type.

— Tu es blessée ?

Elle souleva sa canne.

— C'est quoi, ça, à ton avis ? Un accessoire de mode ?

— C'est bête à dire, mais je ne l'avais pas remarquée.

Voilà qui la confortait dans l'idée que ce pauvre garçon avait de gros problèmes de vue.

— Ce n'est rien. Juste quelques petites lésions.

En vérité, les « petites lésions » en question concernaient la chair, l'os et certains tendons. Mais était-il nécessaire d'entrer dans les détails ?

Le regard du futur soldat glissa sur les deux sacs de l'armée posés sur le trottoir, s'attarda sur la canne, puis revint plonger dans ses yeux.

— Tu y étais ?

Ce « y » aurait pu désigner n'importe quel endroit. Elle répondit cependant sans hésiter.

— Oui, j'y étais, gamin.

— Ouah ! Alors, comment c'était ? Tu as eu peur ? Tu crois que...

Il avala sa salive, puis rougit.

— Je pourrai y arriver, tu penses ?

Elle faillit lui répondre que non. Que rester chez lui, avec ses amis, aller étudier à l'université lui laisserait ses illusions. Qu'il ferait mieux de protéger sa vie et sa jeunesse et de se tenir à distance de l'enfer noir de la violence et de la mort. Mais la voie du moindre risque ne convenait pas forcément à tout le monde. Pour certains, l'esprit de camaraderie, les valeurs fortes et le combat commun valaient tous les sacrifices.

Les raisons pour lesquelles elle s'était engagée dix ans plus tôt n'avaient rien eu d'aussi altruiste, mais le temps avait fini par faire d'elle un vrai soldat. Le truc, maintenant, allait consister à trouver la formule d'un vrai retour à la vie civile.

Elle regarda le jeune soldat droit dans les yeux et pria pour que sa réponse soit la bonne.

— Tu t'en sortiras.

Un large sourire éclaira le visage du garçon.

— Je serai donc un héros ?

Il reprit brusquement son sérieux et frappa du plat de la main sur le capot.

— Bon, revenons à nos moutons. Tu as tout fait pour m'embrouiller en étant à la fois super-canon et vétéran de guerre, mais je garde quand même la tête froide. J'en veux 10 000 dollars. Pas un *cent* de moins.

Super-canon ? Cette fois, il réussit à la faire rire pour de bon. Dans son état actuel, elle aurait du mal à passer pour une fille-trophée, même pour un quasi-nonagénaire. Cela dit, un compliment était toujours bon à prendre.

Elle se concentra sur le pick-up. Il était dans un état correct, avec des pneus relativement neufs et juste quelques creux et bosses. Le kilométrage qu'affichait le compteur était suffisamment bas pour qu'elle puisse rouler quelques années avant d'avoir à envisager de changer des pièces.

— 10 000 ? Tu rigoles ! Je paie en liquide. Je pensais y mettre quelque chose comme 8 000.

— 8 000 ?

Il porta la main à sa poitrine.

— Tu me tues ! Tu ferais ça à un futur héros de guerre ? Elle rit doucement.

— Bon, d'accord, gamin. On va faire un tour d'essai, en prévoyant une petite halte chez un de mes amis mécano. S'il m'assure que le pick-up est en bon état, je t'en donne 9 500. Et tu pourras t'estimer gagnant.

— Impec ! Ça roule.

Deux heures plus tard, Michelle déposa Brandon, le futur soldat, chez lui. Un mécanicien qu'elle connaissait sur la base militaire lui avait donné le feu vert pour le pick-up et elle avait remis à Brandon une belle liasse de billets flambant neufs. En échange, elle avait obtenu les clés et de la paperasserie à remplir.

Tandis qu'elle prenait la route au volant de son acqui-

sition, son premier réflexe fut de sonder le gris du ciel. Elle était bel et bien de retour dans l'ouest de l'Etat de Washington, là où la pluie faisait tellement partie du paysage que la moindre journée de soleil bénéficiait d'une couverture médiatique soutenue. Laisser des bagages à l'air libre comportait toujours une part de risque dans cette région, et elle avait eu l'imprudence de jeter ses deux sacs de paquetage sur le plateau du pick-up. Mais bon... A vue de nez, les nuages paraissaient plus paresseux que menaçants. Ses sacs devraient survivre au trajet jusqu'à la maison.

La maison. Autrement dit, Blackberry Island. Difficile d'imaginer contraste plus marqué avec ce qu'elle avait connu ces dix dernières années. La petite île dans le détroit de Puget, reliée au continent par un grand pont, était assez proche de Seattle pour que les gens puissent faire des allers et retours quotidiens pour leur travail. Entre l'île et la grande ville, cependant, le changement d'univers était total. L'unique petite bourgade de Blackberry Island se désignait elle-même assez pompeusement comme la « Nouvelle Angleterre de la côte Ouest ». Un argument publicitaire qu'elle avait toujours trouvé pour le moins abscons.

Calme, touristique, avec de petites boutiques pittoresques et un rythme de vie plus alangui qu'ailleurs, l'île célébrait tout ce qui avait trait aux mûres, le fruit qui lui avait donné son nom. On y respectait des traditions farfelues, ainsi que le rythme des saisons — une philosophie de vie qu'elle avait toujours trouvée péniblement décalée ; du moins lorsqu'elle était adolescente. Mais ce qui l'avait tant énervée à l'époque lui paraissait attractif, aujourd'hui.

Elle remua légèrement sur son siège, sans parvenir pour autant à soulager la douleur dans sa hanche. La kiné lui avait juré que tout finirait par s'arranger et qu'elle était même en avance sur son « planning de guérison ». En avance ou non, ce lent et laborieux chemin de la

convalescence lui tapait sur le système ; tout ça était beaucoup trop long à son goût, mais il était clair que son corps refusait de se laisser bousculer et qu'il n'en ferait, si l'on pouvait dire, qu'à sa tête.

Une fois sur le périphérique, elle prit la direction du nord et se retrouva au milieu du flux dense de la circulation. La quantité de voitures la surprit, tout comme leur progression ordonnée. Elle s'était habituée à évoluer entre des Hummers et des véhicules d'assaut, pas parmi des coupés sport et des berlines de luxe. La fraîcheur humide de l'air, elle s'en était déshabituée aussi. Elle mit le chauffage en regrettant de ne pas avoir sorti un blouson de son sac. On était déjà en mai, nom d'un chien ! Mais qui s'en souciait, par ici ? Les saisons chaudes, c'était bon pour les chochottes. Dans ces contrées proches du Canada, l'été ne démarrait que sur le tard. Heureusement, les touristes, eux, venaient tôt.

Elle savait déjà à quoi ressembleraient les quatre mois à venir. Du dernier lundi de mai, à l'occasion de la fête du Memorial Day, jusqu'à la fête du Travail, en septembre, l'île grouillerait de visiteurs. Ils venaient pour la navigation, pour la pêche, pour les célèbres hérons du détroit de Puget et pour les mûres. Blackberry Island était « la Capitale de la Mûre » de la côte... Ouest et définitivement Ouest. Les vacanciers rempliraient les restaurants et feraient marcher le commerce en se procurant toutes sortes de babioles et de produits plus ou moins artisanaux. Et ils consommeraient des mûres en quantités astronomiques, sous à peu près toutes les formes imaginables.

Ils en mettraient des fraîches sur leurs crêpes, dans leurs salades et dans à peu près n'importe quel plat humainement concevable. Ils achèteraient des glaces à la mûre en cornets à des vendeurs ambulants, et des biscuits aux mûres dans les kiosques. Ils s'offriraient des mugs et des torchons avec les fruits noirs en motif, et goûteraient les douteux résultats du concours annuel

du meilleur chili con carne enrichi... avec des mûres. Mais le plus beau, c'est que ces mêmes touristes occuperaient toutes les chambres d'hôtel disponibles dans un rayon de soixante-dix kilomètres. Y compris celles de l'hôtel des Baies.

Elle pouvait presque déjà entendre la mélodie joyeuse du tiroir-caisse de l'hôtel en train de se remplir. Comme la plupart des commerces de l'île, le petit hôtel familial réalisait l'essentiel de son chiffre d'affaires de l'année durant ces quatre précieux mois d'été. Les journées seraient éprouvantes, il faudrait travailler de longues heures, mais après toutes ces années d'absence, elle avait hâte de s'y remettre. Et de retrouver le seul endroit au monde dont elle savait avec certitude qu'il ne changerait jamais.

— Alors ? Toujours pas arrivée ?

Au son de la voix de la cuisinière, Carly leva les yeux de la carte de bienvenue qu'elle était en train de fabriquer. L'hôtel des Baies offrait — entre autres — à ses clients un service personnalisé. Carly prenait quelques renseignements au sujet de leurs pensionnaires avant leur arrivée puis plaçait une carte de bienvenue faite maison dans leur chambre. Les Banner, un couple âgé qui venait observer les oiseaux et déguster des vins locaux, avaient précisé qu'ils aimaient passionnément la mer. Carly avait donc veillé à ce qu'on leur attribue une chambre donnant à l'ouest et créait pour eux une carte avec une vue de la baie de Blackberry au couchant.

Son sous-main était couvert de petits bouts de ruban, de dentelle et de raphia. Un tube de colle ouvert était posé à côté de sa vieille pince brucelles. Elle frotta distraitement les quelques paillettes brillantes qui s'étaient collées sur le dos de sa main.

— Non, elle n'est toujours pas là, répondit-elle à Damaris en lui adressant un sourire. Je t'ai dit que je te préviendrai.

La cuisinière soupira. Ses lunettes avaient glissé sur le bout de son nez, ce qui lui donnait un air un peu absent. Cet air distrait avait conduit maint serveur nouvellement embauché à penser qu'un retard passerait inaperçu ou qu'il pouvait se dispenser de resservir un client en café dès l'instant où sa tasse était vide. Erreurs que l'imprudent était vite amené à regretter.

— Je pensais qu'elle arriverait plus tôt, admit Damaris. Elle m'a manqué, notre Michelle. Dix ans, c'est beaucoup trop long !

— Oui, c'est long, en effet, acquiesça mécaniquement Carly.

Elle préférait ne pas penser aux bouleversements que le retour de Michelle allait provoquer dans sa propre existence. Se dire et se répéter que les torts n'étaient pas de *son* côté n'empêchait pas les papillons de se déchaîner dans son estomac.

Elle tenta de se convaincre que la situation n'était plus du tout la même que par le passé. Depuis trois mois, c'était elle qui avait la pleine responsabilité de l'hôtel ; elle était compétente, expérimentée, et représentait un atout précieux pour l'établissement. Restait juste à espérer que Michelle verrait les choses sous cet angle.

Tirant une chaise pour s'asseoir en face d'elle, la cuisinière largement quinquagénaire secoua la tête.

— Je me souviendrai toujours du jour où Michelle m'a embauchée. Quel âge avait-elle ? Seize ans... Dix-sept... Tout ce que je sais, c'est que j'avais des enfants plus âgés qu'elle. La pauvre puce était assise là où tu es maintenant. Terrifiée. Je la voyais qui tremblait de nervosité.

Les lèvres de Damaris, encadrées de deux rides profondes, se relevèrent en un sourire attendri.

— Elle avait emprunté à la bibliothèque un livre sur les techniques de passage d'entretiens. Elle avait essayé de le cacher sous une pile de papiers, mais je l'ai vu quand même...

Le sourire disparut et les yeux sombres se firent sévères.

— C'est sa mère qui aurait dû prendre l'hôtel en main, mais Brenda n'a jamais assumé ses responsabilités. Michelle, elle, a toujours adoré l'hôtel des Baies. C'était tout son univers.

Carly réprima un soupir. Elle ne comptait plus le nombre de disputes qu'elle avait eues avec Damaris au sujet de la mère et de la fille. Carly reconnaissait volontiers que Brenda avait eu ses défauts, mais c'était elle, la mère, qui s'était portée à son secours. Elle qui lui avait donné un emploi et permis de trouver un but à son existence. Carly se sentait redevable envers Brenda. Alors qu'avec Michelle...

— J'espère que les transformations qu'on a faites lui plairont, répondit-elle pour changer de sujet.

L'anneau de tension qui lui comprimait la poitrine était déjà tellement serré qu'elle devait faire un effort pour respirer normalement. Elle n'avait pas envie de s'infliger une dose de stress supplémentaire en se querellant avec la cuisinière.

— Tu lui as parlé des travaux, Damaris ?

— Je lui ai écrit tous les mois. Contrairement à sa mère qui ne s'est jamais fatiguée à lui donner des nouvelles, répondit la cuisinière avec un petit reniflement de dédain.

Carly réprima un second soupir. Sa tentative pour réorienter la conversation n'était pas vraiment couronnée de succès, mais elle ne s'avoua pas vaincue.

— Les clients adorent tes scones aux mûres. Je me demande si ce ne serait pas une bonne idée d'en proposer à la vente, le dimanche matin. Comme ça, nos hôtes pourraient en ramener chez eux en partant. Qu'est-ce que tu en penses ? Ce serait trop de travail pour toi ?

Damaris se détendit sur sa chaise.

— Pas vraiment, non. Il suffirait d'augmenter un peu les quantités. Ça ne devrait pas être trop compliqué.

— Super ! On les mettrait en paquets de quatre ou de huit, en utilisant les emballages décoratifs qu'on a achetés.

La cuisinière connaissait déjà le coût de chaque scone ;

le prix de vente fut donc simple à calculer. Carly aurait aimé inclure une petite carte comportant la recette, mais elle savait qu'il était inutile d'amener le sujet sur le tapis. Damaris protégeait ses recettes à la manière d'une tigresse défendant ses petits — à coups de dents, de griffe, et d'intimidation musclée.

— Je sors guetter son arrivée, annonça-t-elle, gagnée par l'impatience. Elle ne devrait quand même plus tarder.

Carly hocha la tête puis la suivit à contrecœur hors de son bureau. Rien ne serait plus pareil désormais, ici à l'hôtel. Elle avait cherché de toutes ses forces à le nier, mais il était inutile de faire l'autruche : Brenda était morte, et Michelle faisait son come-back. Ce changement suffisait à lui seul à modifier radicalement la dynamique de la situation. S'y ajoutaient des inconnues... Dix années passées au loin auraient transformé n'importe qui. Elle pouvait donc partir du point de vue que Michelle serait différente de l'adolescente qu'elle avait connue, mais différente comment ? Les gens, hélas ! ne changeaient pas toujours selon une courbe d'évolution positive.

Elle s'immobilisa dans le couloir. « Une courbe d'évolution positive » ? Elle ferait peut-être bien de délaisser le rayon « Développement personnel » de la bibliothèque locale et de se plonger plutôt dans un bon roman. Elle reprit sa progression jusque dans le vestibule et passa derrière le haut comptoir de bois sculpté qui servait de guichet de réception. Sentir sous ses doigts la surface familière, patinée, la rasséra. Elle connaissait chaque éraflure, chaque tache, savait que le tiroir du bas à gauche se coinçait lorsque le temps était humide et que le bouton de celui du haut était desserré. Elle savait où le personnel d'étage rangeait les serviettes de toilette en réserve, et quelles chambres étaient les plus susceptibles d'avoir des problèmes de plomberie. Même les yeux bandés, elle aurait retrouvé son chemin dans l'hôtel des Baies. Plongée dans l'obscurité, elle serait capable de reconnaître n'importe quelle chambre rien qu'à l'odeur, à

la forme d'un interrupteur ou au craquement particulier d'une latte de parquet.

Pendant dix ans, l'hôtel avait été sa maison et son refuge. Le fait que Michelle n'aurait qu'à claquer des doigts pour l'en priver était plus que terrifiant. Si elle la renvoyait, ce serait indubitablement une injustice, mais ces considérations morales joueraient-elles, en l'occurrence ? Elle n'était d'ailleurs pas vraiment en position de se poser en donneuse de leçons.

— La voilà ! cria Damaris en pointant le doigt sur la fenêtre.

Carly tourna les yeux dans la direction indiquée et se surprit à porter son attention sur les carreaux astiqués et les boiseries blanches immaculées plutôt que sur le pick-up qui s'immobilisait de l'autre côté de la vitre. Elle se concentra ensuite sur l'herbe verte et sur l'explosion de marguerites dans le jardin.

S'occuper des fleurs était son activité de loisir préférée — sa passion, même. Là où d'autres n'auraient vu qu'une simple variation sur un thème, elle distinguait des gerberas, des anthémis, des coreopsis, des gaillardes, des grandes marguerites et des asters. Sans parler bien sûr de la marguerite « blackberry », typique de l'île. Les astéracées étaient représentées à l'hôtel des Baies au point d'en être devenues le thème de base. Les vases sur les tables du restaurant en étaient décorés. On les retrouvait sur certains papiers peints ; elles formaient les motifs des peintures murales et figuraient en relief sur le papier à lettres de l'hôtel. C'était en pensant aux couleurs vives des parterres qu'elle avait aidé Brenda à choisir le nouveau toit. A présent, les bardeaux en composite vert sombre formaient une parfaite toile de fond pour le jardin. Et la couleur, bien sûr, se retrouvait sur les volets et la porte d'entrée.

Damaris s'élança sur la pelouse, son tablier blanc voletant autour d'elle comme des ailes de papillon. Elle ouvrit grands les bras pour serrer contre elle une femme

plus grande et plus mince que dans le souvenir que Carly en avait conservé. Elle observa, même si elle ne voulait pas regarder ; écouta, même si elle ne pouvait entendre.

Michelle se redressa avec un large sourire, puis serra de nouveau la cuisinière dans ses bras. Elle portait ses cheveux plus longs qu'avant, en une masse sombre et ondulée, presque frisée. Son visage avait gagné en angulosité, et les ombres s'étaient multipliées dans ses yeux, un peu comme si elle avait été malade. Carly n'ignorait pas qu'elle avait, en fait, subi des blessures de guerre. Elle donnait une impression d'extrême fragilité, mais Carly avait appris à ne pas se fier aux apparences. Car Michelle Sanderson n'était pas du genre à se laisser aller à la faiblesse. Elle était plutôt de l'espèce des *aliens* terrifiants qu'on voyait dans les films d'horreur ; le genre de créature qui ne renonce jamais.

A quelques mois près, elles avaient pratiquement le même âge. Avant que la situation entre elles ne se détériore, elle avait connu le visage de Michelle mieux qu'elle ne connaissait le sien. Elle pouvait en dénombrer de mémoire toutes les marques, toutes les cicatrices, et retracer leur histoire.

Il y avait eu trois moments clés dans la vie de Carly : le jour où sa mère était partie, le soir où elle avait trouvé sa meilleure amie au lit avec l'homme qu'elle devait épouser deux jours plus tard, et le matin où Brenda l'avait croisée en larmes à l'épicerie, sans même les moyens de s'offrir le quart de litre de lait que son obstétricien lui avait recommandé de boire au quotidien.

Ces trois moments additionnés ne devaient pas dépasser le quart d'heure ; à l'échelle de sa vie, ils ne représentaient qu'un point insignifiant. Pourtant, chacun d'eux avait fait basculer sa vie, l'avait envoyée au tapis, brisant ce qui avait été précieux, et la laissant sur le carreau. Michelle avait fait partie de la trame de sa vie puis l'avait déchirée pour ne laisser que des lambeaux.

Carly prit une inspiration et fit face à la femme qui

se dirigeait à présent vers l'hôtel. Une fois de plus, sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Une fois de plus, Michelle tenait son avenir entre ses mains, et elle n'avait absolument aucun moyen d'échapper à cette situation dont l'injustice lui nouait l'estomac. Elle s'obligea cependant à se détendre en se disant qu'elle avait survécu à pire. Cette fois encore, elle trouverait le moyen de rebondir.

Le téléphone se mit à sonner et elle regagna la réception pour décrocher.

— Oui, bonjour. Ici l'hôtel des Baies, annonça-t-elle d'une voix claire et confiante... Une seconde, madame, s'il vous plaît, je vais vérifier.

Elle pianota sur son ordinateur.

— Nous avons une chambre libre, oui.

Elle prit les renseignements dont elle avait besoin, se fit confirmer l'heure d'arrivée et releva le numéro de carte de crédit, plus que jamais consciente de la présence de Michelle juste à deux pas.

Aucun doute n'était plus permis : la guerrière était de retour au bercail. Carly soupira. Restait à déterminer si elle serait conviée à la fête des retrouvailles ou chassée et éliminée comme une proie parmi d'autres.

SUSAN MALLERY

Meilleures ennemies

Aux yeux du monde, Michelle a peut-être l'air d'une femme forte et indépendante mais, secrètement, elle se sent toujours comme la jeune fille qui, jadis, a fui Blackberry Island, chassée par la honte. Michelle ne pensait jamais retourner sur l'île de son enfance, pourtant, aujourd'hui, elle n'a pas le choix : il faut qu'elle s'occupe de l'hôtel que sa mère lui a légué. À sa grande surprise, au lieu de trouver un établissement prospère, elle découvre un hôtel croulant sous les dettes, géré par la dernière personne au monde qu'elle aurait voulu revoir : Carly Williams, l'amie dont elle était inséparable jusqu'à ce jour noir où tout a basculé. Malgré la violence des émotions qui la submergent, Michelle comprend très vite que, si elle veut sauver son héritage, elle va avoir besoin de l'aide de Carly. Il faut à tout prix qu'elles réussissent à oublier la rancœur et l'amertume du passé pour unir leurs forces. Le temps de la trêve est venu.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Auteur à succès d'une cinquantaine de romans, Susan Mallery a le don de créer des ambiances pleines de charme et d'émotion qui lui valent d'être plébiscitée par la critique. Susan Mallery est une habituée des listes de meilleures ventes du *New York Times*.



9 782280 417969

ROMAN RÉÉDITÉ
8,10 €



HARLEQUIN

www.harlequin.fr